

Les sentiers du ciel

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **28 (1960)**

Heft 9

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les sentiers du Ciel

par Bichon

Nombreux sont nos amis et semblables que tourmente le problème du salut. «Est-ce bien sûr et certain que nous ne finirons pas un jour dans la géhenne, nous qui pourrions être issus des enfants maudits de Sodome ? Est-ce vraiment ou n'est-ce pas un péché mortel d'être né avec les penchants sexuels qui nous caractérisent, penchants qui découlent cependant de la seule hérédité ?»

Désirant apporter ma minuscule contribution au dossier de notre Défense (avec un grand D), j'offre à la méditation de nos lecteurs la modeste hagiographie que voici, axée naturellement sur l'angle qui nous touche de près, sans prétention de nouveauté en une matière rebattue depuis 15 siècles, sans vanité d'érudition non plus. Foin de scolastique, de philosophie, de théologie, de tous ces jeux de l'esprit, chers aux théoriciens des nuées et autres coupeurs de cheveux en quatre. Mon propos se limite à une simple relation de quelques faits historiques touchant l'adolescence de mon héros, saint Augustin — des faits curieux (vous en jugerez par vous-même) et peu connus du grand public des fidèles.

*

Saint Augustin est, avec saint Paul et saint Thomas d'Aquin, l'un des trois grands ouvriers du miracle chrétien. Augustin pour sa part dégage, d'une pensée encore nébuleuse et incertaine de la direction à prendre, plusieurs principes de base parmi ceux fondamentaux de la philosophie propre à la religion catholique, et assure ainsi le triomphe de l'Eglise. Tandis que le grand Paul de Tarse, soit dit pour mémoire, a posé magistralement les assises de l'Eglise, et que plus tard Thomas d'Aquin, dans sa «Somme», unira Jésus et Aristote en un beau mariage de raison.

Au temps d'Augustin, l'Eglise jouait déjà un grand rôle politique, à côté du rôle d'évangélisation; c'était déjà un état dans l'Etat. Mais il lui manquait encore un dogme bien défini, bien délimité (en deçà c'est la vie éternelle, au delà c'est la mort en enfer), nécessaire à sa raison d'être, de triompher et de durer. Le christianisme, comme aujourd'hui l'Armée du salut, était une religion née dans le populaire, de ce populaire dont elle avait l'éternelle jeunesse, la force et la santé, le courage aussi et le dynamisme; il lui manquait la subtilité de pensée, l'intelligence des choses secrètes propres à l'élite. Pour atteindre à l'élite intellectuelle, il fallait que quelqu'un de cette élite fît les présentations. Ce quelqu'un fut Augustin, dont voici résumé en cinq ou six lignes la pensée monumentale, teintée de platonisme, et qui est devenue la Pensée et la Vérité de la chrétienté : Dieu a créé le monde, mais il en est resté distinct. Il l'habite, de telle sorte que nous vivons en lui. Il est partout, mais Il n'est pas tout. Le temps n'a commencé que du moment où le monde a été créé. Dieu est en dehors du temps, Il est l'éternité. Les trois personnes de Dieu sont les trois facultés divines. L'homme est une âme et un corps. Douter de l'âme c'est penser, et penser c'est être. L'âme est immatérielle pour saisir l'immatériel; elle est immortelle. La liberté humaine est chose certaine (... mais difficile à démontrer). L'homme est faible à cause du péché originel; mais Dieu nous aide, et c'est ce qui s'appelle la Grâce (... une

grâce que la prédestination rend conditionnelle). Augustin admet la purification des âmes par le feu, le purgatoire.

Voici posés par Augustin les jalons de la Création, de la nature de Dieu, du temps, de l'éternité, de la Trinité, de l'âme, de la liberté humaine, de la Grâce.

Domage qu'une telle intelligence ait dû mourir. — « Mais, elle revit dans la liturgie chrétienne ! » — Bien momifiée, malheureusement.

*

Nous sommes au IV^e siècle de l'ère chrétienne, en Afrique du Nord, très exactement sur les côtes de la Tunisie et de l'Algérie actuelles, alors déjà et depuis toujours sous dominations étrangères. Conquérants du moment, les voisins d'en face, les Romains sont venus avec leur formidable organisation modèle, leurs soldats-colons, maçons, paveurs de routes, cultivateurs, irrigateurs, législateurs. Ils sont aussi venus avec leurs merveilleux bagage artistique et culturel, et surtout avec leurs croyances religieuses, le christianisme entre autres, protégé par les empereurs (hormis Julien l'Apostat), et qui fait figure de religion d'Etat. L'autorité impériale avait adopté et protégeait le christianisme, très répandu dans la masse turbulente et influente du peuple, cela davantage par raison d'opportunité que par conviction de sa seule vérité; une politique sage a de ces obligations-là! La Numidie, comme on appelait alors le pays entre Méditerranée et Sahara, est riche, fertile, bien arrosée, bien colonisée, bien administrée surtout, au point que la perte de la liberté n'est pour personne raison de révolte contre l'occupant. Le commerce est prospère, les échanges nombreux avec Rome, Alexandrie, la Grèce et toute l'Asie Mineure. Du reste, les ruines de cette civilisation, qui de nos jours encore font notre admiration, attestent l'effort romain en Afrique. A côté de cet immense effort physique, le siècle bout d'idées — artistiques, littéraires, philosophiques mais surtout théologiques. Chaque année apporte sa théorie, son système nouveaux, sinon une croyance, un idéal tout neufs. Cénacles, écoles, chapelles se jettent au nez, avec grandiloquence, des arguments et des raisonnements extra-subtiles, perceptibles à une minorité seulement; ce qui n'empêche chaque « meneur » d'avoir ses adeptes, d'autant plus convaincus qu'ils n'y comprennent rien. On vit avec une telle force d'intensité, qu'ainsi on meurt jeune; d'où le besoin général de jouissance, la liberté des mœurs, le déchaînement des passions, les grandes prises de position : pour ou contre Jésus, Mani, Donat, Pélage, Jupiter, etc.; jamais contre César. Et par-dessus toute cette humanité grouillante, un soleil de plomb qui chauffe le sang et affole les sens.

C'est dans ce cadre digne des mille et une nuits, dans cette atmosphère fiévreuse que naît Augustin, en 354, à Thagaste, sa patrie. Il n'est pas Romain, il est Berbère (Barbari — barbare, naturel du pays). Sa peau n'est pas blanche, du moins pas si blanche et pure, que n'est pure sa soif de pureté. Sa jeune mère, Monique, est la catholique modèle, fervente, obtuse et fidèle à toute épreuve. Son père, Patricius, est païen ce qui n'est pas là signe de sauvagerie, mais fidélité aux anciennes croyances, à la foi des aïeux; du reste il finira par se convertir, avant sa mort, sans doute à la demande pressante de sa femme, qui passe pour porter les culottes dans le ménage. L'enfant (et un frère plus jeune, soit dit en marge) grandit dans ce milieu moitié-moitié en fait de religion, mais

davantage teinté de christianisme, grâce à l'influence de la mère. Il est chrétien de pensée et de cœur, non de fait, n'ayant pas été baptisé. Il recevra le baptême plus tard, à l'âge dit de raison — un âge de raison qui ne le retiendra pas, certain jour, de passer au manichéisme.

Très jeune, Augustin fait déjà preuve d'une intelligence si vive, si brillante et subtile, que ses parents, de situation pourtant modeste, font des prodiges d'économies pour lui payer des études. La fière Monique, entourée à la maison de jardiniers (son mari, son cadet), rêve pour son aîné d'un avenir d'intellectuel. Un intellectuel ! quel triomphe pour une mère si pauvre, si peuple. Elle finira par en faire un saint, le Père des Pères de l'Église. A l'école de Thagaste, l'enfant apprend la lecture, l'écriture, les règles de l'arithmétique; en peu de temps, il a assimilé tout le programme. Il fréquente alors le collège voisin et plus important de Madaure, dont les maîtres l'initient à la grammaire, à la rhétorique (il sera plus tard un rhéteur, un orateur de génie), et le mettent en contact avec les penseurs grecs et les grands écrivains latins, Cicéron en particulier, qui le marquera à jamais, et Apulée, natif du pays. Le jeune garçon est là dans son élément, se mouvant dans ces hautes sphères de l'intelligence comme poisson dans l'eau. Mais il est là aussi dans un milieu qui l'étonne d'abord, sans lui déplaire aucunement. Savez-vous le souvenir particulier et ineffaçable qu'il garde de son séjour à Madaure ? la vision d'une statue de Mars, dieu de la guerre, tout nu, dans le forum. Autres souvenirs impérissables du moment : les excentricités, dont il est facile d'imaginer la nature, auxquelles se livrent les honnêtes bourgeois, pendant les fêtes des Bacchantes. Il note ingénument dans ses « Confessions », parlant de ses condisciples d'études : « J'avais les caresses de l'amitié » — de l'amitié intellectuelle ?! Après le collège de Madaure, c'est l'université de Carthage — Carthage, ville capitale, port principal du pays.

Mais entre Madaure et Carthage s'intercale une année d'oisiveté; le cerveau cède au corps le devant de la scène. Fini, les études ! la nature réclame ses droits souverains; la sexualité éclate comme un bourgeon au printemps. Notre jeunet découche — voyez-vous ça ? Et cependant il vient à peine d'avoir 15 ans; on est vite un jeune homme en Afrique. Les signes de la puberté, le vêtement frémissant de son adolescence virile n'échappent pas aux regards du père quand tous deux sont aux bains publics. Le père informe la mère. La craintive et maternelle Monique, qui passe alors bien des nuits blanches, est atterrée : « Comment ? ... mon Tintin chéri ? ... que je croyais encore un gosse ? ... déjà pourvu d'attributs dignes d'un satyre ? ... Il n'y a plus d'enfants ! » Elle morigène (comme si ça pouvait servir), elle donne des conseils (comme si ça pouvait aider) : « C'est prier qu'il faut, travailler, étudier, résister, reprier ! » Le conseil est bon, mais le fils n'écoute pas; qu'importe la raison quand parle la nature. L'enfant de tant d'espairs et de tant de prières mène alors une vie de « tricheur » (halbstark), son trop plein coule à flots comme chez nos blousons noirs. Il n'y a plus d'enfant, en effet ! Il fréquente les bains publics (dont on sait qu'ils ne servent pas uniquement à s'y baigner). Il court les rues la nuit avec les mauvais garçons — ces mauvais garçons si beaux à voir ! « On doit conclure, dit l'un de ses plus catholiques biographes, que le jeune homme s'est alors adonné à des pratiques immorales, et cela également avec des partenaires masculins —

vice que les milieux païens de l'époque considéraient avec indulgence » (alors ! vive les milieux païens, indulgents et compréhensifs). Mais au lieu d'écrire : « et cela également . . . », pourquoi pas franchement : « et cela surtout avec des partenaires masculins » ? Car Augustin (je pèse ici tous mes mots) n'est pas un homme dit à femmes. On n'en trouve que deux au premier plan dans sa vie, à part les ombres vaporeuses qui évoluent sur la toile de fond de chaque existence : sa mère, une sainte, sa maîtresse-gouvernante, une souillon. Par contre, les amis abondent, jeunes et moins jeunes, certains chéris à l'extrême, beaucoup désignés par leur nom. Les « Confessions », point avares de détails précis sur ses ébats amoureux, se limitent prudemment à des descriptions impersonnelles, à des notations de sensations, véritables photos galantes, mais sans jamais toucher au sexe du partenaire. Cependant, comme Augustin parle toujours d'hommes, jamais ou très rarement de femmes, on devine aisément le sexe préféré. Je me demande même si Augustin ne pensait pas que nous devinerions ? Du reste, un homme dit normal décrit toujours le corps de l'aimée, un sodomite appuie sur le sentiment d'amour que donne le corps de l'aimé — exactement comme fait Augustin. Touchant ces folles années, dont le souvenir même semble lui donner du plaisir, il note encore : « Au milieu de mes compagnons de jeune âge, quand je les entendais se vanter de leurs débordements, j'avais honte de passer pour moins viles qu'eux, et je prenais plaisir à faire (?) pour le plaisir de faire (?) et de recevoir leurs compliments. » Qu'entend-il au juste par « faire » ? sinon ce que nous entendons tous.

Monique et Patricius qui, en dépit de tout, fondent plus que jamais de grandes espérances sur leur fils, se saignent littéralement pour le faire continuer ses études et le soustraire ainsi aux dangers des plaisirs. Augustin va à Carthage (j'allais dire, dans la gueule du loup) et fréquente l'université. Les cours s'y donnent en latin classique, le latin de Cicéron, « auquel j'ai pris goût », dira-t-il plus tard. Il ne peut faire autrement que d'être un brillant étudiant. Ses biographes appuient complaisamment (et je les comprends, le terrain est moins glissant) sur les succès et les travaux de l'élève Augustin. Mais je laisse à ses professeurs ravis le jeune et savant commentateur de l'« Hortensius » de Cicéron, et je garde l'adolescent, que nous allons suivre un soir dans les ruelles de la Byrsa (la casbah — le centre).

« Cartage déborde de vices et bouillonne d'iniquités, écrit Salvien (III^e siècle); elle regorge de turpitudes et de dépravations. Ses habitants se couronnent de fleurs et empestent les parfums. Ils se complaisent dans la pourriture et la débauche contre nature. » Tous les historiens du temps sont d'accord pour témoigner que « l'Afrique dépasse l'Italie et le reste du monde en luxure, et qu'en Afrique même, Carthage remporte la palme; qu'il est difficile de trouver en Afrique un Africain chaste, fut-il chrétien ou païen. » Je n'invente rien, je me limite au contraire, pour qu'on ne me reproche pas d'offrir ici de la cantharide en mots. Augustin va au théâtre : on mime les amours de Jupiter, dont toutes les amantes ne furent pas femmes, et l'amitié de Ménélas et de Patrocle. Il fréquente l'amphithéâtre et le cirque, où jadis souffraient les martyrs chrétiens, et que maintenant rougissent de leur sang les rudes et beaux gladiateurs combattant entre eux et contre les animaux féroces, dans une rumeur

stridente de cymbales qui excite tout ce bétail à deux et quatre pattes. Il rôde aux thermes du forum et sur des esplanades douteuses que se partagent de vagues promeneurs attardés et de jeunes péripatéticiens — les premiers devant souvent céder le pas aux seconds. Ah ! ah ! Il court la plage, le marché aux esclaves, et la nuit le port, au milieu d'une racaille de matelots et autres tatoués. Oh ! oh ! Et s'il ne danse pas le jazz, c'est que le jazz n'existait pas. Les jours de fêtes, il regarde passer les processions païennes de prêtres eunuques, les cheveux humides d'onguents les joues peintes, l'allure efféminée. « Quand j'arrivai à Carthage, écrit-il de son style imagé, grondait auteur de moi la chaudière des criminelles amours . . . Je cherchais, amoureux d'aimer, un objet d'amour . . . Aimer et être aimé m'agréait davantage si dans l'amour je jouissais du corps . . . La veine de l'amitié infectée par moi des souillures de la convoitise, et sa blancheur ternie par les marques infernales de ma passion . . . Je tombai dans l'amour où je désirais d'être pris . . . » Et plus loin : « Je regardais les possédés et je prenais un vif plaisir aux jeux répugnants donnés en l'honneur des dieux . . . » Un historien surenchérit en ces termes : « Des histrions aux gestes obscènes s'exhibaient en public, un public considérable (et voyeur) qui les regardait et les écoutait . . . Pas un mime ne conservait là la moindre pudeur, mais au contraire s'acquittait pleinement de son office d'obscénité. » J'en passe, et des plus cruelles.

Mais les voies de Dieu sont insondables. Augustin reste catéchumène fidèle. Il continue d'aller à l'église. « A 17 ans, il se considère toujours comme aspirant au christianisme », dit un biographe. Et pourtant c'est dans une église qu'il ose concevoir un jour le projet de commettre un certain péché, avoue-t-il lui-même, et qu'il s'arrange pour y parvenir. Un certain péché ? assurément pas avec une nonne. De gourmand d'amour qu'il était, il devient gourmet. Car il est certain que le sacré ajoute à l'attrait du sexuel. (Qu'on me permette ici un petit aveu personnel : je me souviens des prières que, jeunet, j'adressais au Ciel de favoriser mes amours par des rencontres heureuses).

Augustin, cependant, n'a pas en tête que des idées polissonnes. Il mène de front, avec éclat, ses plaisirs et les solides études classiques du temps — littérature et philosophie. Très écouté dans les milieux de jeunes intellectuels, il est évidemment de toutes les discussions et de toutes les disputes, où il apparaît tel Chantecler au milieu des dindons. Mais il n'est pas chef de file. C'est encore un démolisseur. Il lui manque la maturité pour construire, créer un système, son système. Est-ce jeunesse ? manque de confiance en lui ? crainte de se tromper ? les trois peut-être ? A cette école, notre jeune « humaniste » devient un orateur brillant, un spécialiste en matière de Saintes Ecritures, de lettres latines et grecques. Il se fait aussi une cour d'amirateurs.

Oui, Augustin est un esprit complexe, inquiet ; il pèse éternellement le pour et le contre de toutes choses sur des balances de mouches. Bien que sympathisant du Christ (il n'est toujours pas baptisé), il fleurte avec Mani, dont l'originalité de doctrine le séduit. Il finit même par adhérer au manichéisme, auquel il restera fidèle pendant 9 ans. Je dois dire que, en ces temps-là, le catholicisme n'étant pas seul régissant, l'apostasie n'avait pas le grand retentissement qu'elle a de nos jours.

Devenu professeur de rhétorique, Augustin enseigne à Thagaste (aujourd'hui Souk-Ahras). Son père est déjà mort. Dans la douceur de la

campagne environnante, dans le calme enfin retrouvé de son pauvre cœur fait pour aimer et . . . douter, fleurit un tendre et chaste sentiment d'amitié pour un jeune homme de son âge, connu à l'école de Thagaste, « un ami cher à l'extrême », dit-il lui-même, avec lequel il aime, le soir, discuter et disputer le long des berges verdoyantes de la Bagradas (une vraie rivière autrefois, un oued desséché de nos jours). Car Augustin, flamboyant d'imagination, est un contradicteur-né; il réfute par souci, par plaisir de réfuter, pour allumer chez son partenaire, semble-t-il, l'esprit de réplique et de finesse. Si bien que son « ami cher à l'extrême » doit parfois le gronder — oh ! très gentiment. D'ailleurs, il ne cessera de disputer que sur le tard, quand l'âge et la maladie auront calmé sa fièvre de cerveau, quand l'Église aura mis des limites très strictes à ses rêveries philosophico-théologiques. Mais, ô malheur ! le jeune ami tombe malade, et meurt après quelques jours, en l'absence d'Augustin. « Le deuil fit la nuit dans mon cœur, écrit ce dernier. Partout je ne voyais que la mort. La terre natale m'était un supplice, la maison paternelle un ennui. Mes yeux, de tous côtés, le réclamaient, et rien ne me le rendait. Je ne pouvais plus, comme de son vivant, me dire : Le voici, il va venir ! » Avouez, cher lecteur, que cette complainte funèbre est admirable.

Augustin retourne à Carthage (374); sans ami, la paix des champs lui pèse. L'université le compte alors parmi ses plus illustres maîtres. Des perspectives d'avenir inespérées s'offrent à sa jeune ambition; la route du Sénat romain lui est même ouverte, en sa qualité de citoyen romain de fraîche date. Mais pour l'instant, il aime s'entourer de jeunes écoliers, il joue au précepteur. L'inquiète et prévoyante Monique tremble à juste titre pour son fils, et voudrait le voir marié — dans son nouveau milieu, bien entendu. S'il pouvait trouver une femme de tête, comme elle-même fut une femme de tête pour Patricius, pense-t-elle très justement, le bât du mariage l'aurait vite mâté. Mais Augustin ne l'entend pas de cette oreille, et pour défendre sa chère liberté, il jure ses grands dieux de rester célibataire. Il jure à la manière des faibles, c'est-à-dire sans exclure complètement une « combine » qui arrangerait tout le monde... et sa mère. C'est ainsi qu'il finit par prendre une maîtresse (une gouvernante), à laquelle il reconnaît avoir fait un fils. Le faux ménage dure 15 ans. Puis la pauvre « maîtresse », vieillie et devenue compromettante, doit quitter enfant et foyer, aller finir ses jours Dieu seul sait où ! L'impitoyable belle-mère de la main gauche a fini par triompher. En Orient, en Afrique, le fait n'est pas rare d'une épouse légitime répudiée, d'une maîtresse renvoyée, avec ou sans ses enfants, selon le bon plaisir du mari et seigneur; aux premiers siècles chrétiens, c'est paraît-il chose courante et dans les mœurs du temps — nous apprennent angéliquement les historiens. Les suffragettes n'étaient pas encore passées par là. Augustin est désolé de cette rupture, mais désarmé devant sa mère-destin. Sa gouvernante faisait de si bons couscous; elle prenait si peu de place dans sa vie ! Mais encore une fois, un pauvre, pauvre faible. Toute sa jeunesse dans les jupons de sa mère, l'a rendu terriblement dépendant d'elle. Il la craint et ne voudrait pas la chagriner, justement parce qu'il la craint. Exemple : il lui cache du mieux qu'il peut son infidélité à l'Église du Christ. Comme tous les faibles, il compte sur le temps pour arranger les choses.

A suivre.